

Été magdalénien (poèmes)

Camille Laverdière

Volume 16, Number 2 (92), March–April 1974

Poésie, nouvelles, chroniques

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/26451ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Laverdière, C. (1974). Été magdalénien (poèmes). *Liberté*, 16(2), 21–28.

Eté magdalénien

I. POUR LES JOURS LONGS

*Que je m'imprègne de vent marin
courant à ras de mer agitée verte et bleue
sel et ciel de vent chargé d'eau laurentique*

*qu'il me lèche mieux qu'il m'enveloppe
doux et tiède sur ma peau chavirée
comme une caresse qui se prolonge
de tout son suc juteux pour l'abordage
jusqu'à mes aisselles jusqu'en mon sommeil*

*que m'atteigne de morsures le sable éolien
de ses fragments en errance sur surfaces dépouillées
en cheminement de plages en dunes
de dunes en cuvettes en dunes reconstituées*

*que mes pieds s'aventurent en milieu lagunaire
contre prés salés de scirpes et de joncs
rouches et autres herbes d'eau apaisée*

*Je sais la route satisfaite du pays couvert
je la sais mieux encore du pays tendre
aux voiles par le vent soulevés
et qui découvre tant ses formes mobiles
que toutes les promesses d'un monde ailé
d'un monde de transport si longtemps caché*

*qui révèle en ses heures de si moelleux abandons
à contempler à déchiffrer par volonté
par sursauts de constante curiosité*

*Que mes pas répétés les uns après les autres posés
m'enlèvent et me portent et plus loin encore
me procurent tant d'envie
et pourquoi pas aventures sans repos*

*qu'il me disent les mots du sable en chuchotis
qu'ils me révèlent le rassemblement des bécasseaux
des chevaliers errants jusqu'aux hérons droits
dans la lagune coite dans chacun de ses abris*

*Dans ce pays dunaire entre les îles
on les appelle île d'Entrée
Havre-Aubert et Cap-aux-Meules
Havre-aux-Maisons plus loin Pointe-au-Loup
Grosse-Ile et Grande-Entrée de noyaux rocheux
rouges de leur grès léger
ou debout par roches éteintes
que l'on sait basaltiques*

*et les grands sables des bancs du Nord
jusqu'en quelle dérive iront-ils s'arrêter*

*dans ce pays d'ammophiles à ligule courte
de seigle marin sur cordon de plage
pourquoi faut-il que je te désire vue de profil
nue jusqu'en ton ventre si peu bombé
pourquoi faut-il que tes lèvres inquiètes
ne laissent pas la fleur s'échapper*

*elle pourrait être persil de mer
potentille solidage ou coquillier
prendre senteur de l'églantier sur ta gorge*

*la teinte du ciel de nuit dans tes yeux
dans tes cheveux étoiles de mer ou buccins*

*et teintes foncées et teintes mouillées
teintes de toutes les camarines jusqu'au noir
formant ras tapis pour les pas feutrés.*

*Pourquoi faut-il que du gel au vent
empêche l'insecte de se poser
sur fleurs de jadis et d'autres encore
fille transparente des cailloux roulés
comme entrechocs de toutes les amitiés*

*et que du vent à la moindre goutte d'humidité
elle ne sait pas encore le germe
frais de rosée matinale de toutes choses épanouies
en ces lieux désirés des amours accomplis*

*elle renaîtra tant à la pluie pour la recueillir
qu'à la neige sous la poudrierie
mais trop tard pour en tirer si douce chaleur
froid mordant des hivers blancs
aux multiples partages des abandons continus*

*Je sais tu es bien de la Dune du Nord
celle du Sud ne t'a vue que passer*

II. TOUTE LAGUNE ET MER

*Quand elles scintillent quand elles rutilent
de leur éclat d'argent les eaux
tant marines que lagunaires
et de poissons volants coques et moules
tout coquillage de mon panier aux récoltes
posé sur sable intertidal teint comme grès
ou contre blocs glaciels de si lointaine origine*

*quand elles portent les feux jusqu'aux ombres
du dernier soleil avant couchant
avant de devenir sillon lunaire
sillon lumineux qui s'agite ou ruisselle
ou presque reflet d'étoiles boréales*

*alors tu renais à la vie promise
ou mieux le malvacé l'oublié et tous ces gris
tu procurent désirs de fuyants partages
d'appels amoureux pour enlacements
d'étreintes de fusion des corps en élan
jusqu'au repos des yeux mi-clos
jusqu'à celui de la fatigue partagée*

*et la mer pleine de ses murmures infatigables
te berce et t'endort dans le noir insoumis
comme bras refermés sur ta poitrine
lourde et repue jusqu'en ses auréoles
jusqu'à la chaleur du matin retrouvé*

*je sais vives tes forces de pleine journée
je les sais plus animées que mers d'échouerie
et de sable par jets de rive en constants roulis
ou de chaque grain en dérive vers lointaines voix*

*je sais le merveilleux de ton corps éperdu
quand il suscite de toutes ses fibres nues
ce besoin de trouver à travers toi
au plus profond de tes nuits
tant d'inconnus à pénétrer
ou de lueurs à inventer par tenacité*

*je sais aussi ton ardeur comme vent emporté
sur la plage fuyante jusqu'en mer étale
comme vent de dune jusqu'à la lagune*

*et le quartz par bonds me harcèle
met tant de liaisons entre nos corps assoiffés*

*et tes ferveurs de femme en ses courbes
à tous mes pores aux tiens adressées
me couvrent et m'embrasent
me lient à la moiteur de ton ventre animé
pour féeries et flammes de recommencer*

*ton odeur m'apprend le mal de toi
plus mal de désirs et continuelles découvertes
que mal d'accumuler pour jours apaisés
que goût de douceur sur ta peau caressée*

*comme ces îles de courants parcourues
tu étais l'une d'elles et chacune en son haleine
attirait mes épanchements davantage me liait
à la chaleur de tous ses versants*

*emporté par tant de débordements
je te fais l'amour je le fais à chacune d'elles
à chacune des formes moulurées de l'île d'Entrée
qui est comme velours en ses graminées
au fond de ses vallons comme abris
jusqu'en ses flancs gonflés de rosée*

*j'ai vu ton corps allongé je l'ai vu au repos
je le sais mieux encore de chacun de nous assouvi
par l'autre en lui de ses murmures les plus légers*

*je voudrais à chacune de tes rondeurs
attarder le creux de mes mains
pour tes langueurs jusqu'en tes soupirs
je voudrais ralentir mes gestes
les faire flotter comme longues caresses
comme effleurements doux et dorés
sur ta peau aux taches ensoleillées*

*que n'aurais-je pour te combler
à l'heure tardive jusqu'en lassitude
plus d'ardeur entre tes attraits
pour tant de féminité à savourer*

*Sous le ciel voilé de Grande-Entrée
sous celui du cap de l'Est
comme fin de saison et bout du monde
parmi laisses d'algues et autres objets flottés*

*rappelle-toi tu étais sable en jeu
en rire et en attente rappelle-toi*

*tu étais celle qui à son port
en partance ouverte à tous les liens
fait éclater jusqu'à l'eau de mer
la fait se déchaîner dans son intimité
ou fait courir les vents rasants
dans un grand chant dunaire liberté*

*rappelle-toi le temps qui passe en tes gestes
l'accord inquiet l'accord sans cesse à refaire*

*et pourquoi ces courses s'arrêtent-elles
pourquoi ces cris ne nous emportent-ils pas
encore un peu plus loin vers les mers ininventer
vers les plages fuyantes d'éternels fins débris*

III. ÉPILOGUE

*C'est vers le Sud que je t'ai connue
bleu encre de vagues toi comme mer
vers le Sud que je te sais attirante
d'ombres sous les nuages comme écran*

*dans les invitations muettes
qui de partout secrètes m'environnent
lentement me pénètrent jusqu'à l'assouvissement*

*que je te sais généreuse et opulente
gonflée par marée de pleine lune
de toujours et de si doux repos
entre tes bras enveloppants
en ton sein plus profond
que tous les autres réunis*

*et ton regard captivant sur moi posé
jusqu'en quel abril m'a-t-il transporté*

*c'est vers le Nord avec Brion l'isolé
que tu l'es offerte cristalline
saline ou étincelante par tous les temps
comme soleil de plein midi
comme froid sec d'un vent de janvier*

*Que ne demeures-tu de tes cheveux longs
flottants sous la gouverne des courants
ou étalés jusqu'à la ligne d'horizon
celle qui en mes heures où lentement j'erre
m'est plus douce compagne que bruissements
et dans mes va-et-vient d'une falaise à l'autre
m'est plus discrète par ses pas aux miens liés
que fleurs de salicornes en leurs prés*

*jusqu'aux échos répétés qui me pénètrent
me rappellent les heures du pays bercé*

*Pourquoi me demander de partir
moi qui ne cherche pas à comprendre*

*laisse-moi encore une fois te dire
en m'allongeant contre le galbe de ton corps
en ton calme gîte comme gazes légers*

*j'ai saisi l'inexplicable après envol
même en mes songes éveillés
qui d'aise m'ont recouvert et emporté.*

CAMILLE LAVERDIÈRE